

Quand la forme demeure et que le sens s'efface : Éthique professionnelle et limites des titres Ahmad Maadarani

Président de l'Union Internationale des Arab Master Chefs Expert en arbitrage international des arts culinaires et de la gastronomie

Éthique professionnelle et limites des titres

Official article information

Article author
احمد المعدراني

Article number
8266

Article code
—

Protection number
—



Scan to verify the article

Reference

—

Dans l'histoire de chaque profession, il existe un moment invisible — un moment qui ne figure pas dans les procès-verbaux, qui n'apparaît pas sur les photographies et qui n'est célébré dans aucune conférence. C'est l'instant où le sens commence silencieusement à se retirer, tandis que les formes continuent d'avancer avec assurance. La crise n'apparaît pas lorsque la profession disparaît, mais lorsqu'elle demeure visible après avoir perdu son essence. Lorsque les titres se multiplient, que les appellations envahissent l'espace et que

les certificats s'accélérent, tandis que la question fondamentale s'efface : pourquoi cette profession existait-elle à l'origine, pour qui, et sous quelle responsabilité ?

Les arts culinaires, à leur origine, n'étaient ni une scène de mise en avant ni un espace de concurrence pour la visibilité. Ils constituaient un acte humain lié au temps, à l'accumulation de l'expérience et à la relation profonde entre l'être humain et ce qu'il crée de ses mains. La profession s'acquerrait lentement ; la patience était respectée ; et sa valeur se mesurait à sa capacité de durer, non à sa capacité d'impressionner. Pourtant, les transformations rapides du monde et les plateformes modernes d'exposition ont soumis de nombreuses professions — dont les arts culinaires — à une épreuve sévère : une profession peut-elle suivre son époque sans perdre son âme ?

Le problème ne commence pas avec l'apparition du nouveau, mais lorsque la profondeur est remplacée par des raccourcis. Lorsque le chemin court devient la règle et non l'exception. Lorsque la réussite est redéfinie par des indicateurs rapides qui ne laissent aucune place à la formation réelle. Dans ce contexte, le titre est passé d'un aboutissement de parcours à un point d'entrée ; d'une culmination de l'expérience à un outil marketing ; d'une responsabilité éthique à une carte d'accès social. Cette transformation, bien que paraissant naturelle à l'ère de la vitesse, comporte un danger structurel : priver la profession de sa capacité à se protéger elle-même.

Un titre, dans tout système professionnel sain, n'est ni une décoration linguistique ni une récompense circonstancielle. Il constitue un contrat implicite entre son détenteur et la communauté professionnelle — un contrat qui suppose que le titulaire a suivi un parcours, acquis une expérience et est devenu capable d'assumer les conséquences de ses décisions sur autrui. Lorsqu'un titre est accordé en dehors de ce contexte, ce n'est pas un individu seul qui est lésé, mais la confiance publique envers l'ensemble des repères professionnels qui est ébranlée. Car la communauté ne perçoit pas seulement des individus, mais ce que les titres représentent en termes de sens.

À mesure que les titres prolifèrent, une zone grise dangereuse s'étend avec eux — une zone où personne n'est pleinement responsable et où nul n'est clairement redevable. Qui attribue ? Qui supervise ? Qui assume les conséquences de l'erreur ? Dans cette zone, les frontières disparaissent entre formation et qualification, entre apprentissage et représentation, entre désir et aptitude. Tout devient linguistiquement possible, mais professionnellement fragile. La profession se transforme en un espace ouvert à l'improvisation individuelle plutôt qu'en un système partagé.

L'éducation, par essence, est un acte de développement personnel. L'apprenant élargit ses horizons, affine ses outils, se trompe pour se corriger. Le statut professionnel, en revanche, est un acte d'influence sur autrui. Celui qui détient un statut n'agit pas uniquement pour lui-même ; il est perçu comme une référence, une norme, une voix consultée. Confondre ces deux niveaux n'est pas une question de vocabulaire, mais une faille éthique. Accorder un statut à une personne incapable d'en assumer l'impact la place dans une position qui ne la protège ni elle-même ni les autres.

Dans ce contexte, l'arbitrage apparaît comme l'un des domaines les plus sensibles. Juger n'est ni une opinion personnelle, ni un goût individuel, ni une récompense de courtoisie. C'est une pratique éthique avant d'être technique. Ceux qui évaluent le travail des autres participent à la construction de leurs trajectoires professionnelles, à l'ouverture ou à la fermeture de portes, et à la consolidation des perceptions de justice ou d'injustice. Tout arbitrage dépourvu de cadre, de méthodologie ou de documentation est intrinsèquement déficient, quelles que soient les intentions. Les bonnes intentions n'exonèrent pas de la responsabilité, car l'effet des décisions subsiste bien après l'oubli des intentions.

Le paradoxe douloureux est que cette course aux raccourcis coïncide avec une exclusion silencieuse de l'expérience accumulée. Les chefs qui ont bâti la profession dans des conditions plus difficiles — qui ont appris sans plateformes et servi sans audience — se retrouvent soudain hors du champ. Non parce qu'ils ont perdu leur valeur, mais parce qu'ils ne maîtrisent pas le langage du bruit. Une profession qui exclut sa mémoire perd sa capacité à apprendre. L'expérience n'est pas seulement une compétence ; elle est la mémoire des erreurs, la conscience des limites et la compréhension profonde de ce qui n'est pas écrit dans les programmes.

L'expérience ne vieillit pas ; elle est marginalisée. La différence est essentielle. Lorsqu'elle est marginalisée, ce ne sont pas seulement ses détenteurs qui perdent, mais aussi la génération suivante, privée de l'apprentissage issu de parcours réels. L'histoire devient un fardeau plutôt qu'un capital. La roue est réinventée sans cesse — avec les mêmes erreurs sous de nouveaux noms. Cette rotation infinie est l'un des symptômes de l'absence de système.

Un système, dans son sens profond, n'est ni une autorité ni une simple structure administrative. Il est un accord éthique implicite sur ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Il constitue un réseau de normes qui protège la profession des caprices individuels et offre un terrain commun au désaccord sans sombrer dans le chaos. Un système n'a pas

besoin d'être bruyant ni imposé par la force ; il doit seulement être clair. La clarté est l'épreuve la plus sévère de toute pratique indisciplinée.

Lorsque les normes sont écrites, les prétentions deviennent coûteuses. Lorsque la méthodologie est connue, les raccourcis sont exposés. Lorsque la responsabilité est définie, l'imprudence recule d'elle-même. Le danger le plus grave pour toute profession est de rester sans cadre, car le vide ne demeure jamais vide — il est comblé par ce qui est le plus facile, non par ce qui est juste.

Ce texte n'est pas écrit par nostalgie du passé, ni par rejet du développement, ni par peur du nouveau. Il est écrit à partir de la conviction que le véritable progrès ne se mesure pas à la vitesse du changement, mais à la capacité d'une profession à préserver son essence tout en évoluant. Une modernité qui dévore l'éthique n'est pas un progrès ; elle n'est qu'un changement de surface. Une profession qui oublie pourquoi elle existe, quelle que soit son expansion, perd son sens.

Dans les moments de transition majeure, les professions n'ont pas besoin de plus de voix, mais d'un moment collectif de silence pour reposer la question essentielle : que voulons-nous transmettre ? Davantage de titres, ou un sens plus clair ? Plus de bruit, ou un système plus solide ? Les générations futures ne nous jugeront pas sur ce que nous avons dit, mais sur ce que nous aurons laissé fonctionner après notre retrait.

La continuité est l'épreuve ultime de tout système : fonctionner sans noms, sans slogans et sans défense permanente. Lorsque les règles sont plus fortes que les individus et les normes plus claires que la rhétorique, la profession peut respirer en sécurité. C'est alors seulement que la différence devient saine, la diversité une source de force et le progrès possible sans être destructeur.

L'avenir n'a pas besoin de nouvelles promesses. Il a besoin de textes honnêtes et calmes, lisibles des années plus tard sans paraître dépassés. Il a besoin de systèmes qui pensent au-delà de leurs fondateurs. Il a besoin du courage éthique de dire : nous ne sommes pas le centre de l'histoire, mais un maillon — et ce que nous laissons derrière nous importe davantage que ce que nous élevons devant nous.

Car la menace la plus grave pour une profession n'est pas le chaos ouvert, mais le chaos déguisé en acceptation générale — lorsque tout devient acceptable au nom de l'ouverture, toute pratique justifiée au nom du développement, et tout raccourci toléré comme

réalisme. À ce moment précis, le problème n'est plus la faiblesse des pratiques, mais l'incapacité collective à les nommer comme telles. Le silence n'est alors plus sagesse ; il devient participation indirecte à l'érosion.

Les professions qui manquent du courage de se confronter à elles-mêmes perdent progressivement la capacité de protéger leurs maillons les plus faibles. Lorsque ces maillons s'affaiblissent, les systèmes ne s'effondrent pas soudainement ; ils se plient jusqu'à ce qu'une pression supplémentaire suffise à les rompre. C'est ce qui se produit lorsque les normes restent floues et sont remplacées par l'intention, la notoriété ou les chiffres. Les chiffres ne créent pas la légitimité, la portée ne construit pas la référence, et la bonne intention ne compense pas l'absence de cadre.

Dans ce paysage surgit une question inconfortable : qui bénéficie de l'absence de clarté ? En général, ni le débutant, ni l'expérimenté, ni la profession elle-même. Le véritable bénéficiaire est le chaos, car il permet à tout d'apparaître acceptable et à chaque voix de revendiquer une représentation. Lorsque la représentation n'a pas de conditions, la profession devient un champ de bataille symbolique plutôt qu'un domaine de travail organisé.

La régulation n'a pas pour vocation de restreindre la créativité, d'étouffer les initiatives ou de fermer les portes au nouveau. Au contraire, une régulation réelle donne un sens à la créativité. Une créativité non mesurée, non discutée et non contextualisée devient un événement éphémère. Une créativité inscrite dans un parcours, comparée à une norme et lue dans son contexte accumule de l'impact. La différence entre les deux est celle qui sépare ce qui est oublié de ce qui est construit.

Beaucoup confondent liberté professionnelle et chaos professionnel. La liberté consiste à choisir à l'intérieur d'un cadre clair ; le chaos signifie que tout est permis sans responsabilité. Historiquement, les professions libres n'étaient pas dépourvues de règles ; elles étaient les plus strictes en matière de normes, car elles savaient que la liberté sans responsabilité devient rapidement un fardeau. Cela s'applique aux arts culinaires comme à tout autre champ professionnel.

Lorsque la responsabilité disparaît, la réussite est redéfinie de manière superficielle : elle devient apparence plutôt que continuité, vitesse plutôt qu'accumulation, réaction plutôt qu'action profonde. Ce type de réussite est intrinsèquement fragile, car il ne résiste pas au temps. Le temps est le premier ennemi de tout ce qui est bâti sur des raccourcis et le seul

allié de ce qui est fondé sur la patience. Les professions qui craignent le temps tentent de le devancer — mais ne font que repousser la confrontation.

L'une des conséquences les plus dangereuses de cette accélération est la transformation des symboles professionnels en icônes consommables. Ce qui résultait autrefois d'un long parcours devient une image échangeable, dépouillée de son contexte et rapidement consommée. Avec la répétition de cette consommation, les symboles perdent leur pouvoir inspirant et deviennent un simple décor professionnel. Cela affaiblit non seulement les individus, mais aussi le langage commun de la profession.

Le langage professionnel n'est pas un simple vocabulaire ; il est un accord implicite sur le sens. Lorsque les termes sont vidés de leur signification, ils perdent leur fonction. Lorsque les termes se confondent, les rôles se confondent. Lorsque les rôles se confondent, les responsabilités disparaissent. Protéger le langage professionnel est donc une composante essentielle de la protection de la profession. Un langage discipliné n'est pas un luxe ; c'est une nécessité éthique et organisationnelle.

Sans cette discipline, toute objection devient une attaque, toute question une suspicion, et toute tentative d'organisation une exclusion. Les concepts s'inversent jusqu'à ce que ceux qui exigent des normes apparaissent comme des ennemis de l'ouverture, et ceux qui appellent à la responsabilité comme des obstacles au progrès. Ce paradoxe est l'un des symptômes les plus dangereux des phases de transition, créant un climat où le silence est préféré au questionnement, la courtoisie à l'évaluation et le retrait à la confrontation calme.

Pourtant, les professions ne se construisent pas par la courtoisie. Elles se construisent par leur capacité à contenir la différence dans des règles claires. La différence saine a besoin d'un terrain commun. Sans lui, la différence se transforme en conflit personnel ou en parallélisme silencieux qui ne produit ni savoir ni progrès. Un véritable système n'abolit pas la différence ; il l'organise. Il ne bloque pas la pluralité ; il lui donne du sens.

Lorsque nous parlons des générations futures, nous ne parlons pas d'individus abstraits, mais du résultat direct de ce que nous faisons aujourd'hui. La génération suivante traitera ce que nous laisserons comme un point de départ, non comme un débat. Si elle hérite de la clarté, elle différera à l'intérieur de celle-ci ; si elle hérite du chaos, elle s'y perdra ou le reproduira. Nous ne pouvons pas lui imposer de corriger ce que nous n'avons pas su nommer.

Écrire à ce stade n'est donc pas un luxe intellectuel, mais un acte de responsabilité — non pour enregistrer une position, mais pour ancrer le sens. Les textes écrits avec calme, sans hâte ni volonté de vaincre, sont les seuls capables de traverser le temps. Le temps ne conserve pas les cris ; il conserve ce vers quoi l'on peut revenir.

Ce texte ne propose ni solutions techniques prêtes à l'emploi ni recettes réglementaires détaillées. Les solutions changent avec les contextes ; les principes demeurent. Ce qui est proposé ici est un appel à restaurer des évidences qui ont perdu leur clarté sous la pression de la vitesse — un appel à reconstruire une relation saine entre titre et responsabilité, expérience et représentation, éducation et influence.

Lorsque cette relation est restaurée, les problèmes ne disparaissent pas, mais deviennent gérables. La différence entre crise et chaos est le cadre. Les crises peuvent être traitées ; le chaos consume toute tentative de réforme. Un système n'empêche pas l'erreur, mais empêche l'erreur de devenir la règle.

Ce dont les professions ont le plus besoin aujourd'hui, ce ne sont pas davantage de héros, mais davantage de gardiens — des gardiens du sens, non des positions. Le gardien n'a pas besoin d'être en première ligne ; la vigilance suffit. Les applaudissements sont inutiles ; la clarté intérieure suffit. Cette forme de vigilance produit une différence durable, même si elle demeure invisible sur le moment.

L'histoire montre que les périodes les plus prospères de toute profession n'étaient pas celles encombrées de noms, mais celles qui ont solidifié les règles. Les noms vont et viennent ; les bonnes règles demeurent. Ce qui demeure est ce qui mérite l'effort.

L'avenir, en définitive, n'est pas une idée abstraite. Il est l'accumulation de petites décisions, de choix quotidiens et de silences délibérés au moment opportun. Toutes les générations n'ont pas à être révolutionnaires, mais chacune doit être honnête — professionnellement et éthiquement. Laisser la profession meilleure qu'elle ne l'était, ou du moins plus claire.

La clarté ne s'obtient pas en éliminant les autres, en les criminalisant ou en les rabaissant. Elle s'obtient en proposant une alternative calme et cohérente — qui ne s'impose pas par la force, mais par la gravité de sa logique. Lorsque la méthodologie l'emporte sur la revendication et la norme sur la rhétorique, les individus choisissent naturellement ce qui les protège sur le long terme.

Au terme de ce chemin, la question n'est plus : qui a gagné ? Mais : qu'est-ce qui demeure ? Qu'est-ce qui peut être lu des années plus tard sans explication ? Qu'est-ce qui peut fonctionner sans être lié à un nom ? Qu'est-ce qui peut opérer sans défense constante ?

C'est là l'épreuve véritable de tout effort professionnel sincère : qu'il devienne indépendant de son auteur, partie intégrante de la structure plutôt que de la façade — invoqué lorsque nécessaire sans auto-annonce. Lorsqu'un système atteint ce stade, son créateur peut se retirer, assuré que ce qui a été laissé peut durer.

Les professions n'ont pas besoin de sauveurs. Elles ont besoin de personnes qui comprennent les limites de leur rôle — qui savent quand avancer et quand simplement poser la bonne pierre à la bonne place. Une pierre juste, placée au bon endroit, vaut mieux que mille mouvements dans la mauvaise direction.

Ainsi, la question finale de tout parcours professionnel sérieux n'est pas : qu'ai-je accompli ? ni : combien de fois mon nom a-t-il été mentionné ? mais une question plus simple et plus sévère : si je disparaissais demain, ce qui a été construit s'effondrera-t-il — ou continuera-t-il sans mon nom ? Cette question silencieuse est la véritable mesure du sérieux. Ce qui a besoin de son propriétaire pour rester en vie n'a jamais été achevé ; ce qui peut fonctionner sans lui seul mérite d'être appelé impact.